

RÉFLEXIONS SUR LE PROBLÈME DE LA SOUFFRANCE

La souffrance est un fait si universel que l'on ne doit y toucher qu'avec des mains pieuses, de crainte de la rendre plus douloureuse encore et plus difficile à supporter. Aussi traiter du problème de la souffrance, dissenter sur ce qui doit être objet d'attendrissement et de consolation nous apparaît-il presque comme une impiété, presque comme un sacrilège. Et pourtant la souffrance pose tant de pourquoi qu'il faut tout de même affronter ces derniers, dans l'espérance d'ouvrir plus large la source de la divine compassion.

Si le problème de la souffrance s'impose à tous les esprits, c'est parce que le fait de la souffrance a d'abord étreint tous les cœurs. Chacun sait qu'il y a de la douleur dans le monde, mais la question ne se pose réellement à nous que lorsque nous pâtissons nous-mêmes ou que nous voyons pâtir tout près de nous. Car nous sommes bien plus affectés par une souffrance dont nous sommes témoins que par une catastrophe qui se passe au loin. La vision d'un enfant qui meurt sous nos yeux nous émeut plus profondément que l'annonce d'un tremblement de terre qui écrase des milliers de créatures dans un continent éloigné.

Et la douleur dont nous sommes témoins nous trouble plus que celle qui nous atteint nous-mêmes. Toute souffrance en effet est accompagnée d'une bénédiction ; lorsque nous souffrons, nous sentons confusément que nous acquittons une dette, ou encore nous pouvons comparer notre épreuve à d'autres plus cruelles qui atteignent notre prochain. Mais assister à l'agonie d'un être aimé et ne rien trouver à lui dire, ne rien pouvoir faire pour lui ; voir souffrir et ne pouvoir que regarder, est-il une plus grande angoisse ? Alors se pose dans toute son acuité le terrible pourquoi ; alors naît et se développe le conflit entre la compassion et la foi, la compassion que suscite le spectacle de la douleur et la foi qui proclame la justice, la bonté de

Dieu. Et d'autant plus tragique est le problème que nous croyons plus fermement à la Toute-puissance divine. Puisque Dieu peut intervenir, pourquoi n'intervient-Il pas ?

*
* *

Puisque le problème de la souffrance naît dans le cœur, c'est le cœur qui doit être apaisé. Nous voici dès lors libérés des solutions théoriques, des explications livresques qui peuvent – et encore ? – satisfaire la raison mais qui, en tous cas, n'apportent au cœur aucun soulagement. La vie seule parle à la vie ; seul le Christ, qui est le Maître de la Vie, peut répondre aux angoisses que la vie fait peser sur notre cœur : « Venez à moi, a-t-Il dit, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. »

Or le Christ, qui a sondé tous les abîmes de la souffrance, Lui qui est la Compassion vivante et qui a révélé au monde et la toute-puissance et la paternité de Dieu, comment Se comporte-t-Il en présence de la souffrance humaine ?

Il n'explique pas, Il ne recherche pas ; Lui qui sait, Il ne dit pas pourquoi celui-ci est malade, pourquoi celui-là est pauvre, Il défend à Ses disciples de se demander pourquoi l'homme devant lequel ils passent est né aveugle, Il proclame que les Galiléens massacrés par Pilate dans le Temple n'étaient pas de plus grands pécheurs que leurs compatriotes. Mais Il voit en tous les souffrants des créatures dolentes, Il ouvre Son cœur à leurs infortunes, Il Se fait l'Ami des malheureux, Il Se met au rang des misérables.

Et c'est pourquoi, non seulement en Palestine il y a vingt siècles, mais dans tous les temps et sous tous les cieux, ceux qui souffrent sont allés vers Jésus ; toutes les détresses du corps, du cœur et de l'esprit se sont pressées vers Lui, altérées de compassion, avides de réconfort. Tous ces malheureux sentaient le bienfait de Sa présence, Sa charité, Sa puissance aussi et, à leur cri toujours le même : Aie pitié de moi ! voici Sa réponse toujours la même : Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !

Qu'est-ce à dire, sinon que nous ne devons pas nous épuiser à essayer de comprendre ce qui nous dépasse ; car, si nous pouvions comprendre le pourquoi d'une destinée, nous ne pourrions pas ne pas juger et, pour nous, juger, c'est presque toujours condamner. Il est bon que nous ignorions et que nous nous résolvions à ignorer.

Qu'est-ce à dire encore, sinon qu'il est une lumière capable d'éclairer ces ténèbres de la souffrance universelle et que cette lumière, c'est la charité. De même que le Christ S'est penché sur la souffrance humaine et l'a soulagée, de même nous devons nous pencher sur la souffrance de nos frères et la soulager, comme nous pouvons, mais autant que nous pouvons.

La souffrance est l'éducatrice par excellence. Non seulement elle nous fait apparaître à nos propres yeux tels que nous sommes, mais elle nous montre ce que nous pouvons devenir. Elle transfigure tout ce qu'elle touche ; ce qui n'était qu'idée, elle le transpose en sentiment ; elle fait jaillir du cœur l'amour, la compréhension, la pitié ; elle ouvre la source très pure des larmes. À tout ce qui existe elle donne sa véritable valeur ; elle dissipe tous les mirages ; elle découvre la vérité qui se cache sous l'erreur ; elle fait apercevoir toute chose sous l'angle de l'éternité.

Elle nous enseigne le recueillement, elle met en notre âme ce silence dont la voix monte jusqu'au ciel. Elle nous apprend à prier. Mais, par-dessus tout, elle nous place sur le chemin de l'humilité, car elle nous montre, elle nous fait sentir que nous ne sommes rien. L'humilité est une fleur cachée tout au fond de nous-mêmes et il faut avoir réalisé le néant de tout ce qui n'est pas Dieu pour la posséder.

La souffrance est le moyen de faire descendre en nous le véritable amour ; si elle n'existait pas dans le monde, l'humanité serait plongée dans un égoïsme incurable. Avant de connaître la douleur, on s'en va vers ce qui paraît brillant, vers le plaisir ; quand on l'a connue, on recherche ce qui paraît obscur et où réside pourtant la Lumière de Dieu : le cœur qui souffre, la mansarde du pauvre, l'insuccès, la maladie, le désespoir. Bien plus, Dieu répond à la compassion humaine par des manifestations de Sa miséricorde ; le Christ proclame que ce que nous faisons pour quiconque souffre, c'est à Lui-même que nous l'offrons.

C'est ainsi que la souffrance nous rapproche du Christ. C'est pourquoi nous ne devons pas la fuir, mais l'aimer à cause de Jésus. Tant que nous n'avons pas souffert, la connaissance que nous avons du Christ est extérieure, elle n'est pas en nous la source de la vie. Mais que l'ange de la douleur nous frôle seulement de son aile et notre vision du Christ devient tout autre, nous Le voyons pour ainsi dire par le dedans et Il nous apparaît sous cet aspect d'Homme de douleurs qu'il doit conserver jusqu'au jour où le dernier des enfants prodigues sera revenu dans la maison paternelle !

Toutefois, plus haut que l'acceptation de la souffrance qui nous atteint il y a la souffrance avec ceux qui souffrent. Par elle s'accomplit excellemment la communion avec le Christ. Heureux ceux qui pleurent avec les affligés ; heureux plus encore ceux dont le cœur se brise au contact de la douleur humaine, car, pour qu'Il puisse entrer dans la forteresse de notre cœur, le Christ Lui-même a besoin qu'une brèche y soit pratiquée !

*
* *

Cela revient à dire que ce qui importe, c'est bien moins le « problème de la souffrance » que notre attitude en face de la souffrance. Lorsqu'elle nous atteint, l'accueillir avec acceptation, avec joie si nous le pouvons, car elle est la force qui nous purifie et nous libère. Lorsqu'elle atteint les autres, la considérer comme une occasion d'exercer notre charité pour l'amour du Christ. Lui-même l'a dit devant le malheureux qu'Il allait guérir, en réponse à la question que son infortune avait provoquée : « C'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » Manifestons par notre amour agissant les œuvres de Dieu en ceux qui souffrent : c'est la meilleure solution du « problème de la souffrance ».

SÉDIR.

Paru dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles* en juillet 1938.